Genesis

Manuscrits – Recherche – Invention

32 | 2011

Journaux personnels

J.-H. et Marie Rosny, un journal conjugal

Le Cahier 1900-1907

Jean-Michel Pottier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/459>

DOI : 10.4000/genesis.459

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 63-74

ISBN : 978-2-84050-749-9

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Jean-Michel Pottier, « J.-H. et Marie Rosny, un journal conjugal », *Genesis* [En ligne], 32 | 2011, mis en ligne le 24 septembre 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/459> ; DOI : 10.4000/genesis.459

Tous droits réservés

J.-H. et Marie Rosny, un journal conjugal Le *Cahier* 1900-1907

Jean-Michel Pottier

Le genre du journal intime est assez peu présent dans le champ naturaliste. Alors même que la théorie naturaliste prône la référence au document humain « d'après nature », les romanciers, fuyant la référence individuelle, préfèrent la note d'enquête qu'ils considèrent comme plus objective. Cependant, quelques exemples de journaux personnels, et non des moindres, traversent le moment naturaliste. L'ample *Journal* d'Edmond et Jules de Goncourt, celui, plus confidentiel d'Henry Céard, quelques carnets d'Alphonse Daudet ou le journal, plus mordant, de Jules Renard rendent compte d'une époque, d'une conscience ou d'une simple tranche de vie. Le *Journal* de Rosny aîné, récemment mis au jour, couvre, quant à lui, non seulement la toute fin de l'époque naturaliste, mais aussi quelques grandes étapes de la vie littéraire puisque les *Cahiers* qui le constituent s'étendent de 1880 à 1940¹. Document en cours de transcription, cet ensemble, fort hétérogène, apparaît comme singulièrement lacunaire, discontinu, composite. Si dans les premiers *Cahiers*, Rosny aîné, farouche opposant à Zola, tente une peinture du Grenier Goncourt, ce foyer littéraire qui l'accueille dès 1885, les *Cahiers* suivants présentent des notes beaucoup plus diverses. La peinture d'un milieu littéraire fait souvent place à des considérations plus personnelles ou de simples notations descriptives de vacances, parfois reprises ou transformées dans les romans en cours d'écriture. Le souvenir reste au centre de l'écriture de Rosny aîné puisqu'ont lieu quelques tentatives de mise en œuvre autobiographique, lorsque l'écrivain évoque, par exemple, ses premiers souvenirs d'enfance ou sa formation scolaire. L'ensemble est donc hétérogène, multiple, variable.

Il serait possible de ne pas prêter garde à de tels écrits si au sein même des *Cahiers* ne prenait naissance une manière tout à fait particulière de rendre compte du travail des jours et du cours de la vie. Peu à peu en effet, le

Journal de Rosny aîné devient le lieu d'une action double. Si l'écrivain prend en charge, seul, les premiers *Cahiers*, évoquant scènes publiques et privées, sensations et idées, peu à peu, sortant de l'ombre, se manifeste une autre présence, s'imposent une autre main et un autre regard, ceux de Marie Rosny, la jeune seconde épouse. Cas assez rare et paradoxal de journal à deux, le *Cahier* 1900-1907 présente une combinaison conjugale suffisamment étonnante pour que soit concernée la dimension génétique.

Cette collaboration tout à fait inédite qui ne dit pas son nom, ne laisse pas d'interroger quant à ses formes et à ses enjeux. C'est cette question d'une collaboration conjugale intime qu'il convient de poser et comme toute question attend sa réponse, nous tenterons de montrer, par une mise en contexte de la notion de collaboration littéraire, puis par l'analyse du *Cahier* où apparaît pour la première fois le double travail d'écriture, comment s'organise cette forme d'écriture et ce qu'il advient de cette expérience unique.

Afin de mieux percevoir l'intérêt du travail en collaboration chez Rosny aîné, il convient de rappeler que sa pratique de l'écriture pose quelques problèmes, notamment dans la manière dont se manifeste la posture d'auteur.

L'écriture pour l'auteur de *La Guerre du feu* ne va pas de soi. S'il n'est pas rare de rencontrer des écrivains en proie à la difficulté d'écrire, la situation est sensiblement différente chez Rosny aîné. Son entrée tardive dans la carrière des lettres après une formation d'autodidacte signale sans doute quelque réticence à publier les travaux dont l'écrivain dit lui-même qu'ils sont très nombreux.

1. J.-H. Rosny aîné, *Journal, Cahiers 1880 à 1897*, Tusson (Charente), Du Lérot, 2008.

À l'heure du premier roman, *Nell Horn de l'Armée du Salut* en 1886, et du premier recueil de nouvelles, *L'Immolation* en 1887², le romancier affirme détenir une œuvre déjà écrite, prête à être publiée. Mais le début de carrière va être rendu considérablement précaire par une série d'obstacles que se crée l'écrivain lui-même. Si l'on excepte l'épisode malheureux du Manifeste des Cinq qui n'aura servi à rien sinon à décrédibiliser les cinq « jeunes » protestataires³, Rosny aîné entre dans le monde littéraire en accumulant les précautions. Tout d'abord, il recherche un pseudonyme, Rosny, dont il affirme qu'il lui est venu lors d'une halte à Rosny-sous-Bois. Remplaçant avantageusement le patronyme initial de Boex, le pseudonyme de Rosny correspond curieusement à deux villes des environs de Paris : Rosny-sous-Bois et Rosny-sur-Seine (ce que ne manqueront pas de noter les quelques critiques qui s'intéressent aux deux frères). Mais, avide de publications, au sein d'un couple qui le bride, Rosny aîné va multiplier de son côté les autres pseudonymes : André Darville, Enacryos, Sourya, Jacques Soldanelle, Henri de Noville. Il va même jusqu'à publier un roman en collaboration : le feuilleton, « La revanche de Robert », paraît dans *Le Gaulois*⁴, signé de son propre pseudonyme, Rosny aîné, accompagné de son collaborateur, Henri de Noville qui n'est autre que Rosny aîné lui-même.

Mais le choix de l'écriture en collaboration demeure une forme de signature chez Rosny aîné. Chez bon nombre d'écrivains de la fin du XIX^e siècle, au premier rang desquels comptaient les frères Edmond et Jules de Goncourt, les frères Paul et Victor Margueritte ou bien encore Erckmann-Chatrian, la collaboration constituait un passage obligé. Il est clair que, de 1850 à 1950, se dessine une mode, diront certains, un phénomène récurrent diront d'autres. L'écriture fraternelle va unir durablement, ou pour un temps seulement, deux écrivains tels qu'Edmond et Jules de Goncourt, Paul et Victor Margueritte, Marie et Pierre Petitjean de la Rosière, plus connus sous le pseudonyme de Delly, les faux frères Marius et Ary Leblond, Max et Alex Fischer, René et Tony d'Ulmès, Léon et Maurice Bonneff, Jérôme et Jean Tharaud, enfin les frères Joseph-Henri et Justin-Honoré Rosny, réunis sous le pseudonyme de J.-H. Rosny.

Au-delà d'une liste qui mêle les époques et les enjeux de l'écriture en collaboration, trois constantes de

l'écriture fraternelle peuvent être isolées. La première porte sur les circonstances de la décision d'écriture à deux : prolongation de moments d'enfance ou promesse d'assistance mutuelle, comme chez les Goncourt, fusion psychologique et intellectuelle chez les Tharaud, soutien ou aide financière lors d'une passe délicate chez les Margueritte. Cette phase d'écriture peut durer toute une vie ou ne constituer qu'un moment d'une carrière littéraire. Elle s'achève par la disparition de l'un des deux membres du couple, comme en témoigne l'histoire des frères Goncourt, ou par une décision propre de rupture volontaire, souvent nommée « divorce littéraire » ou « séparation » dans les commentaires et les déclarations. La seconde constante concerne la manière dont les auteurs ou les critiques présentent le travail en collaboration, sa dimension médiatique. Le décor est ainsi souvent présenté comme nécessaire à la collaboration. Quelques objets parsèment le musée de l'écriture à « quatre mains » : la double chaise balançoire des frères Goncourt, fixée par une photographie du Grenier d'Auteuil, ou la longue table d'écriture des frères Margueritte. La troisième constante, plus importante, se fonde sur l'exercice même de l'écriture, plus précisément sur la répartition de tâches que les écrivains placent souvent au second rang de leur préoccupation. L'essentiel concerne bien la question du style, c'est-à-dire une tentative de fusion de deux manières de voir en une manière d'écrire. Les écrivains eux-mêmes entretiennent le mythe de la création à deux, à l'instar de Jérôme et Jean Tharaud qui, dans *La Double Confiance*, déclarent : « Notre travail, c'est un bavardage, une conversation continue. Il est absolument impossible de dire que, dans toute notre œuvre, une seule phrase, un seul point, une seule virgule appartient à Jean ou à Jérôme. Tout y est le résultat de cet échange de propos, de ce dialogue où chacun de nous jette au hasard ce qui lui passe par l'esprit, et dont nous

2. La nouvelle qui donne son titre au recueil est parue en 1885 dans *La Revue moderniste*, sous le titre *Sur le calvaire*.

3. Voir Jean-Michel Pottier, « Une façon de manifeste : Rosny aîné et le Manifeste des Cinq », *Histoires littéraires*, n° 27, 2006, p. 99-111. Les cinq signataires sont J.-H. Rosny, Paul Bonnetain, Paul Margueritte, Lucien Descaves et Gustave Guiches.

4. *Le Gaulois*, du 8 mars au 30 avril 1898.

retenons ce qui nous semble intéressant. Peu importe qui tient la plume. Nos livres ont été écrits, si l'on peut dire, à haute voix⁵. » La création à deux reste un mystère comme semble l'indiquer l'absence fréquente de traces : à la mort de son frère Jules, en 1870, Edmond de Goncourt détruit l'ensemble des manuscrits de la collaboration afin de préserver le secret. C'est ce constat auquel parvient Marc Fumaroli : « Cette "cuisine" à deux n'a pas laissé de traces, d'abord parce qu'Edmond, en ce cas précis, la liait superstitieusement au deuil de son frère, et ensuite, plus généralement, parce qu'elle eût autorisé la postérité à tenter de dissocier, donc de hiérarchiser, la part respective des deux auteurs qui tenaient tant à leur nom unique, en tête de l'ouvrage achevé, avec en facteur commun leurs deux prénoms dans l'ordre chronologique⁶. » En définitive, ce qui pourrait désespérer tout généticien de l'écriture dans la mesure où certaines traces n'existent plus qui permettraient d'éclairer le mystère de l'écriture en collaboration, ne laisse pas, au contraire, de stimuler son imagination et d'aiguiser sa curiosité.

Qu'en est-il précisément de la collaboration littéraire des frères Rosny ? Pourquoi les frères Boex-Rosny décident-ils de s'associer ?

Si la collaboration appelle le sceau du secret, fréquemment et savamment entretenu, il ne s'agit pour les deux écrivains que d'un secret de polichinelle. L'exercice d'écriture à deux remonte à une date relativement précoce, puisque dans son *Journal*, Jules Renard rapporte un propos de Rosny aîné datant l'entreprise de l'année 1890⁷. La collaboration des deux frères durera jusqu'en 1908, date de la bruyante séparation provoquée par la parution du roman *Marthe Baraquin*, signé du seul nom de Rosny aîné. De même que les frères Margueritte entreprirent une collaboration à la suite du divorce calamiteux de Paul, le frère aîné, de même, les frères Boex-Rosny entrèrent en collaboration dans la ferme intention de conquérir le monde des lettres et de s'imposer par une abondante production littéraire. Il s'agissait d'investir l'ensemble des genres, nouvelles, contes, romans, théâtre. Il faut reconnaître que peu d'éléments nous sont donnés pour apprécier la méthode et l'effet de la collaboration chez les frères Rosny. Comme souvent en pareil cas, les manuscrits de travail ont disparu et, lorsqu'il reste quelques traces, il s'agit fréquemment de manuscrits d'édition, sans marque de répartition respective.

Seuls demeurent alors les témoignages directs ou indirects d'écrivains ou de journalistes, les réponses aux enquêtes ou certains passages de correspondances. Edmond de Goncourt, pour autant que sa parole puisse être considérée comme témoignage objectif, mentionne à maintes reprises à partir des années 1890 cette phase d'écriture. Sans doute ému du lien qu'il établit avec sa propre expérience d'écriture fraternelle, il n'hésite pas à marquer aussitôt la différence, comme en témoigne cette note du 20 mai 1891 : « Ils sont mystérieux ces Rosny. Le petit frère a-t-il travaillé à tous les livres du grand ? Il me semble bien que le grand me l'avait dit⁸. » De fait, Goncourt établit immédiatement une hiérarchie en dépréciant Rosny jeune, car il lui apparaît « comme un petit, tout petit succédané de son frère⁹ ». Il serait possible de multiplier les témoignages ainsi que les extraits de correspondance pour souligner combien l'épisode de collaboration a constitué une étape difficile et, parfois même, désastreuse dans la carrière des deux frères. Durant dix-sept années se succèdent les romans – une quarantaine environ – ainsi qu'une foule de nouvelles, tout comme s'amplifie le clivage qui va finalement aboutir à une rupture publique que seules viendront tempérer les réunions de la future Académie Goncourt, à laquelle appartiennent les deux frères. Un seul document, fort intéressant au demeurant, lève le voile sur cette collaboration. Il s'agit d'une convention passée entre les deux frères en 1935 dont l'objet est de répartir les œuvres de la collaboration afin de permettre aux héritiers de bénéficier des droits après la disparition de leurs auteurs. Cette convention rappelle les conditions et les limites de la collaboration dans le temps et précise les conditions juridiques de la question : « Pour éviter à chacun de

5. Jérôme et Jean Tharaud, *La Double Confiance*, Paris, Plon, 1951, p. 19.

6. Marc Fumaroli, « Des carnets au roman, l'ironie esthétique des Goncourt dans *Madame Gervaisais* », dans Raymonde Debray-Genette et Jacques Neefs (dir.), *Romans d'archives*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1987, p. 79.

7. Jules Renard, *Journal*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 128.

8. Edmond de Goncourt, *Journal*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985, t. III, p. 715.

9. *Ibid.*, p. 596.

nous des contestations de la part de nos héritiers ou ayants droit, nous avons décidé d'un commun accord de bien répartir notre œuvre. Notre collaboration sous le nom de J.-H. Rosny a pris fin en 1908 et nous avons décidé à ce moment-là de publier désormais nos nouvelles œuvres sous les noms de J.-H. Rosny aîné et J.-H. Rosny jeune : nous n'avons plus jamais collaboré¹⁰. » Suit alors la liste des œuvres publiées sous le nom commun, mais écrites par l'un des deux frères, ainsi que celle des textes qui appartiennent complètement à la collaboration, soit vingt-deux titres. On le voit, l'analyse du travail en collaboration des frères Rosny reste délicate en l'absence même de manuscrits de travail.

Fig. 1 : Marie et J.-H. Rosny aîné en 1900 (coll. personnelle)

Si la collaboration fraternelle des Rosny semble encore aujourd'hui si obscure, bien que fort nourrie et, comme le disent les deux frères à la fin de leur vie, « liquidée¹¹ », il n'en va pas de même d'une autre forme de travail à deux, directement liée à une pratique originale du journal personnel. Si dans un premier temps, le *Journal* de Rosny aîné révèle l'unique présence de son auteur, peu à peu, dans les *Cahiers* postérieurs à l'époque naturaliste, rédigés au moment de la rencontre de Rosny aîné et de sa seconde épouse, Marie Borel¹², une seconde voix s'affirme d'abord discrète, peu à peu plus sonore, comme nous le verrons.

Il n'est pas étonnant que précisément la forme du journal laisse apparaître cette double présence. Pour en préciser les conditions et les manifestations, revenons sur le document lui-même.

Lors de nos recherches sur l'écriture en collaboration, nous avons eu l'opportunité de rencontrer un descendant de Rosny aîné dont l'existence a été profondément marquée par l'écrivain. Petit-fils de l'écrivain, Robert Borel-Rosny¹³ a conservé tout au long de sa vie un ensemble significatif d'archives personnelles, dont un nombre important de cahiers manuscrits, écrits de la main de son grand-père et dénommés par lui « Journal¹⁴ ». Quelques *Cahiers* ont fait l'objet d'une publication¹⁵ ; d'autres sont en cours de transcription. Parmi ceux-ci, le cahier intitulé « Journal de Rosny aîné – 1900 à 1907 et

10. Cette convention a été publiée. Voir Jean-Michel Pottier, « Le dernier manifeste. La convention de 1935 », *Cahiers naturalistes*, n° 70, 1996, p. 257-263.

11. *Ibid.*, p. 263.

12. Marie Borel est née à La-Chaux-de-Fonds en Suisse, le 17 juillet 1873. Mariée une première fois à Louis Borel, elle épouse Rosny aîné en août 1900. Elle accueillera l'ensemble des enfants de l'écrivain, deux filles et deux garçons et s'occupera de l'éducation de son petit-fils, Robert de Kalinowski. Très affectée à la suite d'un accident de la route dès 1932, de santé fort chancelante, elle décédera le 28 octobre 1936.

13. Robert de Kalinowski (1912-1998) a pris le pseudonyme de Borel-Rosny en hommage à sa grand-mère, Marie Borel, et en l'honneur de son grand-père, le « grand Rosny » comme il se plaisait à le nommer.

14. L'ensemble du fonds a été déposé par Robert Borel-Rosny à la Médiathèque municipale Guillaume le Conquérant de Bayeux (Calvados), où le donateur a vécu ses dernières années. L'inventaire du fonds a été réalisé par Sylvette Lemagnen, conservateur, Jérôme Leroy, adjoint du Patrimoine et Jean-Michel Pottier, maître de conférences des Universités.

15. Voir note 1.

Notes » requiert toute notre attention dans la mesure où il correspond à la mise en œuvre d'une écriture journalière à deux et, de surcroît, ce que nous nommerons une écriture conjugale.

Le *Cahier* intitulé « Journal de Rosny aîné – 1900 à 1907 et Notes » fait partie intégrante du fonds Rosny aîné de la Médiathèque municipale de Bayeux. Il se présente sous la forme d'un livre de comptes recouvert de tissu noir de format 310 x 195 mm. Il comporte sur la couverture une étiquette blanche collée livrant le titre. On peut y reconnaître l'écriture de Robert Borel-Rosny : le titre n'a donc pas été choisi par Rosny lui-même. L'ensemble comporte quatre-vingt-trois feuillets rédigés de la main de Rosny aîné, mais aussi de celle de Marie Borel, son épouse. Le recto seul des pages est d'abord utilisé, puis à partir de la page 93, le recto et le verso sont exploités. L'ensemble des notes comporte des dates qui s'étendent du 15 février 1899 au 14 novembre 1908. Les dernières pages du registre comportent quelques notes rédigées postérieurement : septembre 1924, 23 septembre 1924, 30 juin 1925, 12 mai 1932. Enfin trois notes, datées du 7 et du 8 septembre 1903 et du 3 octobre 1903, complètent l'ensemble. Quatre-vingt-treize entrées ont été rédigées de la manière suivante :

Année	Nombre de notes	De la main de Rosny aîné	De la main de Marie Rosny
1899	1	1*	0
1900	16	16	0
1901	8	5	3
1902	14	7	7
1903	24 (+ 3)	9	18
1904	11	7	4
1905	5	3	2
1906	2	2	0
1907	5	2	3
1908	1	1	0
1924	2	2	0
1925	1	1	0
Total	93	56	37

* La note comporte une très brève intervention de Marie Rosny

Bien que ce tableau ne permette pas de proposer une analyse qualitative, il peut être utile de noter la simple répartition de l'écriture des notes (sur lesquelles nous reviendrons). Il s'agit d'observer la part respective des « tours d'écriture », en sachant que les notes rédigées par Marie Rosny constituent des ensembles très volumineux d'une demi-page à une dizaine de pages, tandis que celles de la main de J.-H. Rosny aîné peuvent n'être constituées que d'une seule ligne manuscrite.

Si la simple description du manuscrit permet quelques remarques, la manière dont sont organisées les notes nous amène à préciser la conception même du journal présente dans ce manuscrit. Comme tout journal, le *Journal* de Rosny aîné illustre les caractéristiques isolées par Philippe Lejeune : caractère discontinu, lacunaire, allusif, répétitif, non narratif¹⁶. Les notes du *Journal* de Rosny aîné ont déjà fait l'objet d'une analyse¹⁷. Rappelons-en rapidement les caractéristiques. Les notes du *Journal* apparaissent comme des ensembles souvent brefs, mais très variés : l'auteur multiplie la manière de fixer son observation en partant du simple mot au long compte rendu de visite. Ces notes sont également motivées en ce qu'elles constituent le terreau de l'œuvre à venir : souvent réutilisées dans les romans en cours d'écriture, elles constituent le *Journal* comme une étape génétique importante. Enfin, si la discontinuité est effective, les notes entretiennent des liens de solidarité en ce qu'elles tissent un réseau de liens propres à donner au texte sa cohérence. L'ensemble résultant de la combinaison des notes de Rosny aîné et de Marie Rosny modifie évidemment la situation.

Dans le *Cahier* « 1900-1907 », les notes de la main de Rosny aîné conservent les mêmes caractéristiques. En revanche, les propos de Marie Rosny apporte une atmosphère différente. Voyons-en les principaux modes d'insertion avant de les qualifier plus précisément.

16. Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique 2*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, p. 66-67.

17. Voir Jean-Michel Pottier, « Le Registre et la Source, traits du *Journal* de Rosny aîné », dans Pierre-Jean Dufief (dir.), *Les Journaux de la vie littéraire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 93-107.

Types? peur de cela qui lui porte malheur.

P. Enrac: Janneth? (Une histoire de Ségur (la dentelle).)

Fig. 2 : Page du Journal de Rosny aîné en juin 1900. Marie Rosny n'intervient encore que ponctuellement (Médiathèque de Bayeux)

Les notes écrites de la main de Marie Rosny s'organisent en deux ensembles inégaux. D'une part, on peut penser que certaines notes du début du *Cahier* ont été dictées à Marie Rosny, dans la mesure où elles prennent place dans un jeu de notes pensées par Rosny aîné. En témoigne la première note de sa main, le 15 février 1899 (voir fig. 2) :

L'homme qui a mal à l'estomac, il mange de moins en moins. Mais ça empire (migraines etc.). Il fait venir enfin (après longs délais, se méfie médecin). Le médecin : mais vous mourez de faim ! [Rosny aîné]

Eugène va visiter au moins une fois par semaine la place où il sera enterré au cimetière de Montrouge. Tout fier d'être là, à Montrouge, plutôt qu'à Bagneux. « Oh ! nous, c'est pas à Bagneux, on va à Montrouge ! » [Marie Rosny]

Origine cosmique des guerres terrestres. La planète bi-polaire. La conservation de germes. Inconduction et inaltérabilité. Les obus de l'infini. [Rosny aîné]¹⁸

Mais cette hypothèse ne peut être généralisée à l'ensemble dans la mesure où les notes écrites de la main de Marie Rosny sont développées sur de nombreuses pages. Du reste, outre la question du volume, la nature même des notes est parlante. Il est évident que l'essentiel des notes constitue un ensemble autonome. Ces notes peuvent être de simples insertions de remarques qui viennent corriger un propos trop rapide de Rosny aîné. Le 28 juillet 1901, en vacances en Suisse, pays d'origine de son épouse, l'écrivain décrit les pensionnaires qui côtoient le couple. Sous la forme d'un ajout en marge, « non monsieur, bronchita capillaria », Marie Rosny corrige le propos trop rapide de son époux. La note devient parfois même un complément un peu insistant et cruel. Dans la même pension, Rosny aîné dépeint des Russes en vacances :

Les Russes. Le Dr Isaac-Moïse Fabrikant... Ça ne peut être qu'un juif et il n'en avait pas l'air. Moins encore sa famille. La grosse mère a bien un nez presque aquilin mais petit doux – et la jeune colosse a un vrai masque contus de moujique [sic] – fraîche d'ailleurs et qui avec un peu plus d'effort du grand artisan aurait été jolie. (*Oui, avec 80 livres en moins et la poitrine plus solide et un peu moins de mousse sur les dents*)¹⁹.

L'intervention, qui relève d'un antisémitisme d'époque, oriente la réaction de Rosny aîné et la situe également dans cet ordre d'idées. Les mots de Marie Rosny ancrent le propos dans cet esprit qu'aujourd'hui il est difficile d'admettre. D'autres notes, les plus longues, apparaissent comme de véritables développements autonomes. Il s'agit du cas le plus fréquent des interventions de Marie Rosny. Principalement consacré au compte rendu des séjours d'été, le *Cahier* recueille de longs passages souvent construits à l'identique : situation de la pension ou de l'hôtel où sont accueillis les deux époux (parfois accompagnés de deux des enfants de Rosny aîné), présentation des hôtes et des propriétaires, récits de promenades ou de visites. Au sein de ces longs développements qui couvrent parfois jusqu'à dix pages de ce grand cahier, Marie Rosny prend plus de champ et acquiert une autonomie et une maîtrise d'écrivain. Elle en vient parfois à élaborer un commentaire de la note précédemment écrite par son époux et s'engage dans un moment d'intimité profond :

*15 septembre. Je relis les lignes de mon chéri, et cette lecture me cause une peine sourde, un chagrin que je m'explique mal, puisque je suis si habituée à sa manie « mortuaire ». Cela ne l'empêche pas d'être gai et je me figure qu'il parle constamment de la mort et de la maladie, avec l'arrière-pensée que d'en parler beaucoup le préserve des maladies et fait reculer à des époques bien lointaines, son terrible épouvantail. Mais ce soir, après une journée d'inquiétudes, de contrariétés, qui me rendent nerveuse, l'impression que rien ne peut le détacher de cette pensée, que toutes les petites joies, les douces heures de notre intimité, tout l'amour, la tendresse que j'ai pour lui, dont je voudrais l'envelopper si étroitement que rien ne pourrait percer au travers, que tout ce qui fait mon bonheur à moi, n'est rien pour lui, m'accable et me montre trop vivement le vide de toute affection. Il ne m'aime pas comme je l'aime, sans cela la vie à nous deux lui cacherait un peu le bout de cette route qui sera, j'en suis sûre, longue pour lui*²⁰.

18. *Cahier 1900-1907*, f° 11. Pour plus de lisibilité, les citations des notes écrites de la main de Marie Rosny sont en italique, celles de Rosny aîné en romain.

19. *Cahier 1900-1907*, f° 46 (28 juillet 1901).

20. *Cahier 1900-1907*, f° 117 (15 septembre 1903).

Destin. 1
 15 septembre Je relis les lignes de mon chéri, et cette lecture me cause une
 peine sourde, un chagrin que je m'explique mal, peut-être je suis si habitué
 à sa manie "mortuaire", cela ne l'empêche pas d'être gai, et je ne sçais
 que'il parle constamment de la mort et de la maladie avec l'arrière pen-
 sée, d'en parler beaucoup le présage des maladies et fait reculer à des
 époques bien lointaines, son terrible épouvantail. Mais ce soir, après
 une période d'inquiétude, de contrariété, qui me rend nerveux, sans in-
 pression que rien ne peut le détacher de cette pensée, que toutes les petites
 joies, les douces heures de notre existence, tout l'amour que j'ai pour lui,
 tout ce que je voudrais l'envelopper si étroitement que rien ne pourrait forcer au-
 travers, tout cela qui fait mon bonheur à moi, n'est rien pour lui, n'est ac-
 cable et me montre trop vivement le vide de toute affection. Il ne m'aime
 pas comme je l'aime, sans cela la vie à nous deux lui cacherait un peu
 le bout de cette route qui sera, j'en suis sûr, longue pour lui. Il n'a
 jamais été plus puissant créateur, plus réellement au maximum de
 sa force, son talent grandit et je ne pouvais, cet après-midi, en copiant
 les Châpes, d'admirer toute la puissance d'évocation, dans la scène
 où la pauvre Marceline succombe sous la patte de Jean Reynier, qui
 lui arrache ses derniers qu'arrête tout, le pain de ses petits. Il com-
 prend si bien la vie, il la vit dans les lignes qu'il écrit, il l'aime, même

Fig. 3 : Page du Journal du 15 septembre 1903, entièrement rédigée par Marie Rosny.
 Le mot « destin » est de la main de Rosny aîné (Médiathèque de Bayeux)

Le *Journal* sert-il de moment d'échange ? Permet-il d'écrire ce qui se dirait plus difficilement à haute voix ? Nul ne peut répondre. Le trouble, et sans aucun doute la souffrance de Marie Rosny sont manifestes. L'interrogation est d'autant plus vive qu'elle intervient trois années après le mariage du couple. Rosny aîné, qui reprend la main dans la note suivante, n'a pas pu ne pas lire cette note, mais aucun commentaire n'apparaît.

Nul doute, le partage du cahier n'entame pas la dimension intime de l'ensemble²¹. Nous sommes bien en présence d'un journal personnel en train de prendre forme, une forme nouvelle, d'autant plus intéressante qu'elle apparaît au sein d'un couple qui ne cherche en aucune manière à théoriser une pratique innovante ou simplement nouvelle de l'« écriture du jour ».

Le *Journal* de Rosny aîné et de Marie Rosny – il convient d'indiquer les deux auteurs du texte – comporte quatre grandes catégories de notes, complétant ainsi les premiers cahiers du *Journal* de Rosny aîné.

Le *Cahier 1900-1907* apparaît tout d'abord comme un recueil de portraits brefs, définis comme tels par Marie Rosny elle-même :

*Retour des chasseurs tous aussi bredouilles que ce matin. Ils sont assis tristement sur les marches de l'escalier, ayant encore leur fusil inoffensif sur l'épaule ; ils fraternisent avec les militaires qui ont des mines apitoyées. Drôle de petit tableau, au milieu d'une pluie fine*²².

Conforme à la tradition du journal qui insère souvent un terme de commentaire, cet extrait introduit le terme de « tableau » comme une sorte de forme constamment reprise au sein du *Cahier*. Il en va de même dans une note beaucoup plus longue, rédigée par Marie Rosny, qui ajoute à l'évocation un registre comique peu présent dans l'écriture habituelle de Rosny aîné :

Évian où sont montés quatre curés, un tout petit, tout petit, avec des cheveux d'argent que le soleil rend tout brillants, de beaux yeux noirs fatigués et doux, une bouche de bonté et un sourire qu'illumine tout le vieux visage et le rend charmant à voir ; ce curé m'a conquise et je suis contente de l'avoir pour le trajet ; un de ses compagnons ressemble si étrangement à Madame Delzant²³ que j'en reste stupéfaite. Ils sont accompagnés d'un athlète en soutane, aux yeux perçants, au nez à la Cyrano, à la nuque si renflée qu'elle gonfle la soutane. Pas bon, celui-là,

*j'en répondrais ; comme il est à côté de mon curé mince, je peux faire la comparaison ; elle n'est pas à son avantage*²⁴.

La contemplation de Rosny aîné se fixe sur des aspects plus détaillés ; l'écriture à la loupe n'évoque guère les humains, tacitement confiés à Marie Rosny, mais s'attache à décrire de petits animaux, un coin de jardin, une araignée :

8/9/03 – Il y a, au 100, une araignée qui crève de faim. Depuis cinq jours aucune mouche ne s'est fait prendre. Il vient toujours la même mouche desséchée. La toile se salit et devient impropre à retenir les bêtes – et l'araignée toute maigre, toute allongée, se tient là, immobile, mourante, n'ayant je pense plus de ~~toile dans~~ fil dans le ventre pr se ~~rep~~ réparer ou refaire sa toile²⁵.

Assez curieusement, Marie Rosny reprendra le même sujet dans une note du 13 septembre ; s'interrompant brutalement, la note est reprise par la main de Rosny aîné dans une autre direction :

Au 100, une grande toile d'araignée. L'araignée très grande est au centre de la toile, recroquevillée, comme si elle veillait encore ; elle a les pattes presque transparentes. Sur cette toile poussiéreuse, sans glu, les mouches trottent... La toile me semble une nécropole, quelque chose de fantastiquement vieux comme si moi-même je voyais avec une âme de mouche et j'ai la demi terreur d'être là, à glisser devant les squelettes formidables de la dévoreuse²⁶.

21. Elle n'est d'ailleurs pas sans poser quelques questions au moment de proposer une édition du texte. La conservation des archives par l'un des principaux héritiers autorise-t-elle pour autant une édition des *Cahiers*, des moments d'intimité et de doute qu'ils contiennent ?

22. *Cahier 1900-1907*, f° 63 (2 septembre 1901).

23. Rosny aîné brosse un portrait de Madame Alidor Delzant, épouse d'un des premiers critiques à avoir consacré un ouvrage aux frères Goncourt : « Madame Delzant, née de Caritan, figure d'aristocratie méridionale à la fois du XVII^e et du XVIII^e siècles, telle qu'on dut en voir beaucoup en Gascogne, en Guyenne ou dans le Comté de Foix, avait le visage couleur de cire, un peu translucide, les yeux grands, intelligents, accueillants, les cheveux épais, neigeux avant l'âge, la stature brève, un nez noble, assez volumineux, des mains d'une merveilleuse finesse, petites mains tendrement vivantes et très expressives », dans *L'Académie Goncourt, Les Salons – Quelques éditeurs*, Paris, Éditions G. Crès et Cie, 1927, p. 125.

24. *Cahier 1900-1907*, f°s 77-79 (29 juillet 1902).

25. *Cahier 1900-1907*, f° 110 (8 septembre 1903).

26. *Cahier 1900-1907*, f° 155 (13 septembre 1903).

Si les petits faits ou les détails constituent l'armature du *Journal*, les considérations propres à la vie littéraire émaillent les pages du *Cahier*. Le centre de gravité en est, sous la main de Marie Rosny, la situation de son mari :

Le jour avant, arrivée d'une famille de Besançon, enthousiaste de mon Chouzi, adorant sa manière d'écrire, lisant tous ses livres et achetant tous les journaux où il écrit. Parle de lui à Mme de B. qui nous prend en sérieuse considération et qui déclare que nous sommes « la gloire de la pension ». Je me gonfle, car je prends une part de la gloire pour moi puisque mon Chouzi m'appartient²⁷.

À l'éloge succède la critique, parfois rêche :

J'ai rapporté le Journal tout à l'heure ; un article de Jean Lorrain sur le volume de Valdagne La Confession de Nicaise. Cela me froisse à cause de l'insignifiance du livre, pas plus mauvais qu'un autre, mais vide, et de la partialité des éditeurs. Cela vous oblige à penser que V. réserve pour ses volumes la plus grande partie de l'argent affecté à la réclame, au détriment des autres auteurs qui n'ont même pas ce qui leur est dû. Et cette bonne à tout faire de Jean Lorrain qui vide sans rime ni raison, sur tout ce qui lui tombe sous la main (dans la main plûtôt) les pots de chambre de son admiration²⁸.

Marie Rosny apporte également des informations concernant les travaux d'écriture : elle évoque les moments qui la conduisent à copier les pages que vient d'écrire Rosny aîné. Ce rôle de copiste semble se doubler d'un rôle plus actif : au moment de quitter son lieu de vacances, elle précise :

[...] ce départ interrompra notre intimité à laquelle nous tenons plus qu'à tout. Le séjour à Béthusy nous obligera à de longues causeries et nous ne nous retrouverons en tête à tête que pour le travail, ce qui n'est pas mon moment favori²⁹.

Globalement, le partage du *Journal* est relativement clair. Les notes se succèdent et dessinent la rencontre par l'écriture de deux personnalités et d'un moment de vie conjointe. Le changement de graphie assure au texte une lisibilité immédiate et répond, en apparence, à la grande question posée à propos de toute écriture à deux : qui écrit quoi ?

Cependant, à plusieurs reprises au sein du *Cahier*, plusieurs moments d'indécision énonciative apparaissent.

Certaines notes troublent la lecture par le fait que l'énonciateur ne paraît pas stable. Il semble en effet se modifier entre le début et la fin du passage. Rendant compte des élections du 27 avril 1902, Marie Rosny brocarde les « manœuvres de dernière heure » :

Sortie à dix heures pour connaître le résultat des élections. Taty³⁰ tremble d'énervement, elle veut que Dubois soit élu sans savoir pourquoi du reste, peut-être parce qu'Andriveau avait un pantalon à coudes le soir où elle l'a entendu dans une réunion. À quoi tiennent les destinées d'un pays ! Elle a pleine satisfaction. Dubois est élu à une forte majorité. On rentre se coucher, contente. Chouzi pas trop ; il a mis un bulletin blanc dans l'urne. Il les trouve tous aussi peu « ragoûtants les uns que les autres³¹ ».

Que Marie Rosny parle d'elle à la troisième personne peut se comprendre. Mais il est aussi possible de penser que le début de la note est en fait dicté par Rosny aîné, tandis que la fin constitue la réponse de Marie Rosny elle-même. Cette hypothèse, propre à soutenir l'idée d'un réel travail conjugal en commun, n'est pas vérifiable définitivement. Une autre note peut, pourtant, nous aider à poursuivre dans cette voie. À la suite d'une promenade au parc Montsouris, les deux époux assistent à un feu d'artifice :

Feu d'artifice au Parc. Nous avons vu toute l'illumination, assis tranquillement sur le balcon ; c'est une surprise : nous pensions ne rien voir. Quelques fusées retombent en longues larmes d'or, d'autres restent un moment suspendues comme de grosses étoiles, le bouquet était superbe. Nous sommes moins mélancoliques, ces lueurs ont fait une éclaircie et je nous sens heureux d'être ensemble³².

Ce que dit Marie Rosny dans cette note, nécessairement lue par son mari, au cours de ce moment conjoint de lecture et d'écriture, est la tentative d'une union renforcée

27. *Cahier 1900-1907*, f° 77 (29 juillet 1902).

28. *Cahier 1900-1907*, f° 85 (1^{er} août 1902). Pierre Valdagne (1854-1937) a publié *La Confession de Nicaise* en 1902 (Société d'Éditions littéraires et artistiques).

29. *Cahier 1900-1907*, f° 89 (4 août 1902).

30. Surnom de Marie Rosny.

31. *Cahier 1900-1907*, f° 65 (12 mars 1902).

32. *Cahier 1900-1907*, f° 69 (27 avril 1902).

par l'écriture. Associant étroitement les pronoms, Marie Rosny affirme et revendique la force de son lien.

Située au début de la vie en commun, l'écriture du *Journal* à deux fonde un dialogue que la suite ne démentira pas. Loin des essais stylistiques hasardeux, l'écriture à quatre (ou deux) mains traduit la volonté de rapprochement des deux époux, et permet de revivre les moments vécus par des moments écrits.

Cette expérience consistant à écrire un journal à deux n'aura pas de suite. Les *Cahiers* suivants restent le domaine exclusif de Rosny aîné. Mais au cours de l'année 1907, Marie Rosny va ouvrir un journal intime dont elle donne la clé à propos d'une lecture qu'elle fait des *Essais* de Montaigne :

Toujours négligent le Taty. Sa paresse a été secouée ce matin par la lecture d'un passage de Montaigne : « En la police économique, mon père avait cet ordre, que je sais louer, mais

nullement ensuyvre : c'est qu'oultre le registre des négoces du mesnage où se logent les menus comptes, payements, marchés qui ne requièrent la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge, il ordonnait à celui de ses gens qui lui servoit à escrire, un papier iournal à insérer toutes les surveances de quelque remarque et, iour par iour, les mémoires de l'histoire de sa maison ; très plaisante à veoir quand le temps commence à en effacer la souvenance et trez à propos pour nous ôter souvent de peine. » [...] D'où ma résolution de « refreschir cet usage ancien » pour moi-même³³.

Dès l'automne, de retour à Paris, Marie Rosny réservera à de petits agendas achetés au Bon Marché de brèves notes quotidiennes, indiquant avec minutie les comptes de la journée et livrant pour elle-même le contenu des jours.

33. *Cahier 1900-1907*, f° 104 (31 août 1903). L'orthographe est conservée.

JEAN-MICHEL POTTIER, maître de conférences à l'université de Reims Champagne-Ardenne, a consacré sa thèse au *Journal* de Rosny aîné (1856-1940). Un premier tome du *Journal* est paru (Du Lérot, 2008). Il est l'auteur d'un dossier « Rosny aîné » (*Cahiers naturalistes*, 1996), d'articles consacrés au journal lui-même (*Journaux de la vie littéraire*, Presses universitaires de Rennes, 2009) et, avec A. Huftier et P. Clermont, il a dirigé un ouvrage intitulé *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné* (Presses universitaires de Valenciennes, 2010).

Jean-Michel Pottier, pottier.jean-michel@wanadoo.fr

Résumés

J.-H. et Marie Rosny, un journal conjugal

Signe d'une rupture notable avec la pratique d'écriture naturaliste, le *Journal* de Rosny aîné offre un visage particulier. Après une première étape d'écriture individuelle, conforme à la tradition du journal littéraire, il met en scène une écriture à deux. L'écrivain et son épouse, Marie Rosny, partagent le même cahier pour relater, décrire, analyser quelques moments vécus. Rosny aîné a déjà pratiqué l'écriture en collaboration puisqu'il a publié, jusqu'en 1908, près de quarante romans avec son frère. La collaboration conjugale apparaît d'un autre ordre : plus intime, elle est paradoxalement plus visible. Parfois, l'énoncé laisse apercevoir au travers de l'utilisation des pronoms personnels, une forme de fusion d'écriture. D'abord simple secrétaire de son époux, Marie Rosny prend peu à peu de l'ascendant en notant l'évocation de moments estivaux durant l'année 1907. Cette collaboration – apprentissage de l'écriture – cessera vite. Marie Rosny écrira désormais son propre journal personnel.

Revealing a notable break with Naturalist writing, Rosny Aîné's *Journal* (*Diary*) offers an unusual aspect. After a first stage of individual writing in the literary diary tradition, he performed a duo writing. The author and his wife, Marie Rosny, shared the same notebook to record, describe, analyze several experiences. Rosny Aîné had already practiced writing in collaboration, having published up to 1938 over forty novels with his brother. Matrimonial collaboration is apparently of a different order: more private, it is paradoxically more visible. Occasionally, through the use of personal pronouns, the wording reveals a form of merged writing. First merely her husband's secretary, Marie Rosny gradually took over while recording the summer days of 1907. This collaboration – writing training – soon ceased. Henceforth Marie Rosny kept her own diary.

Zeichen eines bemerkenswerten Bruchs mit der naturalistischen Schreibpraxis, bietet das Tagebuch von Rosny, dem Älteren, ein besonderes Bild. Nach einer ersten Etappe individuellen Schreibens, wie es der Tradition des literarischen Tagebuchs entspricht, wird es zur Bühne eines zweistimmigen Schreibens. Der Schriftsteller und seine Ehefrau, Marie Rosny, teilen sich ein und dasselbe Heft, um einige gelebte Momente zu erzählen, zu beschreiben und zu analysieren. Rosny der Ältere hat bereits Erfahrung mit einer kollaborativen Schreibweise, da er bis 1908 an die vierzig Romane zusammen mit seinem Bruder veröffentlicht hat. Die eheliche Zusammenarbeit zeigt sich von anderer Ordnung: Wenngleich intimer, ist sie paradoxerweise sichtbarer. Durch den Gebrauch von Personalpronomen lässt der Ausdruck manchmal eine Form von Verschmelzung der Schrift erkennen. Marie Rosny, zunächst nur Sekretärin ihres Mannes, übernimmt in der Heraufbeschwörung sommerlicher Augenblicke im Verlauf des Jahres 1907 nach und nach die Führung. Diese Zusammenarbeit, Lehrzeit des Schreibens, ist bald beendet. Von nun an wird Marie Rosny ein eigenes Tagebuch führen.

Signo de una ruptura importante con la práctica de escritura naturalista, el *Diario* de Rosny (primogénito) presenta rasgos muy singulares: después de una etapa de escritura individual, conforme con la tradición del diario literario, despliega una escritura a cuatro manos. El escritor y su esposa, Marie Rosny, comparten el mismo cuaderno para relatar, describir, analizar algunos momentos vividos. Rosny (primogénito) ya había practicado la escritura en colaboración, puesto que publicó, hasta 1908, alrededor de cuarenta novelas con su hermano. La colaboración conyugal es de otro orden: más íntima y, paradójicamente, más visible. Por momentos, el enunciado deja traslucir a través de la utilización de los pronombres personales, una forma de fusión de la escritura. Primero, simple secretaria de su marido, poco a poco Marie Rosny va adquiriendo protagonismo inscribiendo la evocación de momentos estivales durante el año 1907. Esta colaboración – aprendizaje de la escritura – se interrumpirá rápidamente: Marie Rosny escribirá en adelante su propio diario personal.

Sinal de ruptura notável com a prática da escrita naturalista, o *Journal* de Rosny sénior tem um aspecto particular. Após uma primeira etapa de escrita individual, conforme com a tradição do diário literário, põe em cena uma escrita a dois. O escritor e a esposa, Marie Rosny, compartilham um mesmo caderno para relatar, descrever e analisar as suas experiências vividas. Rosny já tinha praticado a escrita colaborativa, tendo publicado com o irmão perto de quarenta romances até 1908. Mas a colaboração conjugal afigura-se de uma outra ordem: sendo mais íntima, é paradoxalmente mais visível. Às vezes, o enunciado deixa perceber através da utilização dos pronomes pessoais uma espécie de fusão da escrita. Primeiro simples secretária do marido, Marie Rosny gradualmente ganha ascendente quando evoca experiências estivais de 1907. Esta colaboração – aprendizagem da escrita – não dura muito e Marie Rosny passará doravante a escrever o seu próprio diário pessoal.

Segno di un'evidente rottura con la pratica di scrittura naturalista, il *Diario* di Rosny, il maggiore, offre un'immagine particolare. Dopo una prima tappa di scrittura individuale, conforme alla tradizione del diario letterario, mette in scena una scrittura a due. Lo scrittore e sua moglie, Marie Rosny, condividono lo stesso quaderno per riferire, descrivere, analizzare i momenti vissuti. Rosny ha già praticato la scrittura in collaborazione, dato che ha pubblicato, fino al 1908, circa quaranta romanzi con suo fratello. La collaborazione tra i coniugi è di un altro ordine: più intima, essa è paradossalmente più visibile. Talvolta l'enunciato lascia percepire, con l'uso dei pronomi personali, una forma di fusione della scrittura. All'inizio semplice segretaria del marito, Marie Rosny a poco a poco si impone annotando i momenti estivi del 1907. Questa collaborazione – tirocinio alla scrittura – cesserà presto. Marie Rosny scriverà poi il suo proprio diario.